

LE THEATRE DU VECU

- Dossier Presse -

Portrait



Marcos Malavia

Quand le diabète se met en scène

Comment atténuer le choc que constitue l'annonce d'un diabète, intégrer cette nouvelle donne dans la vie quotidienne ? C'est ce que facilite l'expression artistique théâtrale proposée par Marcos Malavia, metteur en scène du « Théâtre du Vécu » dont le processus créatif prend pleinement et naturellement place dans les programmes d'éducation thérapeutique du patient.

Olga Gretchanovsky

© Teresa Suárez / REA

Portrait

Si les pratiques de médiation artistique sont aujourd'hui reconnues dans le domaine thérapeutique, l'expression théâtrale demeure rare. C'est notamment pourquoi le travail de Marcos Malavia revêt une valeur toute particulière.

Arrivé en France en 1983, Marcos Malavia suit une formation de mime à l'École internationale Marcel Marceau à Paris et travaille parallèlement avec Jean-Louis Barrault puis avec Alfredo Arias. Au sein de la compagnie Sourous, il a contribué à la réalisation d'une vingtaine de créations. Rien a priori ne le destinait à s'intéresser professionnellement au diabète et c'est pourtant André Grimaldi, professeur de diabétologie, qui l'aura convaincu de mettre en place un programme d'ateliers spécialement orienté vers l'éducation thérapeutique des patients. Marcos Malavia se rappelle parfaitement cette rencontre, faite un soir à l'issue d'une représentation et le défi qu'il a alors accepté de relever : « *Un médecin, le professeur Philippe Assal, professeur à l'Hôpital cantonal de Genève, a demandé à me voir et m'a expliqué ce qu'il souhaitait faire, au travers de l'expression théâtrale, permettre aux soignants de mieux comprendre ce que ressentent profondément leurs patients pour être en mesure d'y apporter des réponses.* »

Portrait express

Marcos Malavia

est un auteur, acteur, metteur en scène franco-bolivien. Il est fondateur de l'École Nationale de Théâtre de Bolivie. C'est à l'occasion d'une de ses représentations théâtrales qu'il fait la connaissance du professeur Jean-Philippe Assal, alors responsable de la Division d'enseignement thérapeutique pour maladies chroniques à la Faculté de médecine de Genève et que se crée, en 2001, le Théâtre du Vécu. Il travaille depuis 2009 avec le professeur André Grimaldi, Professeur émérite d'endocrinologie-diabétologie à la Pitié Salpêtrière, dans le cadre d'ateliers d'éducation thérapeutique animés par le Théâtre du Vécu.

Permettre aux patients d'exprimer leur vécu émotionnel

La genèse de cette rencontre fondatrice prend date en 2002 et c'est quelques années plus tard que le Pr André Grimaldi, alors chef du service de Diabétologie – Métabolisme à la Pitié-Salpêtrière à Paris a invité Marcos Malavia et son théâtre à intervenir au cœur de l'Unité d'éducation thérapeutique de son service, parallèlement à la prise en charge plus strictement médicale (bilan de la maladie, gestion du traitement, équilibre alimentaire...). « *Nous ne sommes pas des soignants et n'avons aucune disposition à le devenir, explique le metteur en scène, mais notre rôle d'artistes est d'aider les médecins en permettant à des personnes auxquelles la révélation du diabète vient souvent d'être faite, à la fois d'exprimer leur vécu émotionnel et de prendre de la distance vis-à-vis de la maladie, de la mettre en perspective. C'est ce processus créatif, la mise en forme artistique d'une expérience difficile que permet le théâtre. L'acte créatif devient alors thérapeutique.* »

Un atelier du Théâtre du Vécu est organisé en trois temps dans lesquels chaque participant (5 ou 6 au maximum) est toujours actif. Le premier jour est consacré à l'écriture de sa propre histoire, sous forme de dialogue ou de monologue. Cette histoire est lue par chaque participant au reste du groupe. « *Tous les participants aux ateliers parviennent à écrire leur histoire. Lorsqu'il y a des difficultés, nous les aidons bien sûr* », précise Marcos Malavia. Le deuxième jour, les différents récits sont relus par des comédiens professionnels et chaque participant explique l'esprit dans lequel il souhaite que sa propre scène soit jouée, tenant alors véritablement le rôle du metteur en scène. Le troisième jour, lorsque les saynètes sont prêtes, que les comédiens ont intégré les différentes indications de jeu qui leur sont données, les auteurs-metteurs en scène occasionnels rejoignent les spectateurs constitués des autres patients et de l'équipe soignante pour assister à la représentation. Chaque participant devient ainsi à la fois l'auteur et le spectateur de sa propre production : « *C'est le processus créatif d'un artiste mis à disposition des patients* », conclut Marcos Malavia. ●



Architecture de l'autisme Matières, couleurs, sons, mobilier, circulations... Dans l'Yonne, un centre spécialement conçu pour accueillir des autistes vient d'être primé. Reportage. PAGE 2



Sur scène, le diabète apprivoisé A l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris, des patients livrent leurs réactions face à la maladie, avec l'aide d'une troupe de théâtre. PAGE 3



Spectacles astronomiques coordonnés L'alignement du Soleil, de la Lune et de la Terre va produire une éclipse le 20 mars et une très grande marée le lendemain. PAGE 7

A l'hôpital, le diabète mis en scène

MÉDECINE | Des diabétiques décrivent leur vie avec la maladie, qui est ensuite jouée par les comédiens professionnels. Un théâtre dont malades et soignants saluent les vertus cathartiques

FLORENCE ROSIER

« Tu te souviens de notre rencontre, en mai 2007 ?
— Oh oui, tu étais si faible et si pâle. Et tous ces litres d'eau que tu t'enfilais... »

— Pourquoi es-tu venu vers moi ? Je me suis toujours posé cette question : pourquoi moi ? »

Ainsi débute un dialogue insolite : celui d'une jeune femme, Yasmina, et de sa maladie chronique, un diabète de type 1. Nous sommes à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, à Paris, un jeudi de février. Sept patients, avec leur équipe soignante, entourent la « scène » où se joue ce tête-à-tête, au septième étage de l'« Institut E3M ». Il s'agit du tout nouveau centre de référence pour les maladies métaboliques comme le diabète.

Alexandre Salberg et Muriel Roland, les comédiens qui interprètent ce dialogue écrit par Yasmina, apparaissent au Théâtre du Vécu. Une initiative née en 2002, de la rencontre d'un médecin et d'un metteur en scène. Le premier est le professeur Jean-Philippe Assal : ce diabétologue suisse est un des « pères » de l'éducation thérapeutique des patients. Forgé en 1979, ce concept montre comment le personnel soignant peut – et doit – aider les patients à gérer au mieux leur vie avec une maladie chronique.

« Cette mise à distance rend la souffrance plus facile à apprivoiser »

MARCOS MALAVIA

metteur en scène du Théâtre du Vécu

« Il y a quinze ans, Jean-Philippe Assal est venu me voir à l'Opéra-Comique, où je jouais un spectacle de pantomime. Il m'a dit : "En tant que médecins, nous ne savons pas lire le langage des patients. Mais vous, les artistes, qui travaillez avec le vécu des gens, vous pourriez nous aider" », raconte Marcos Malavia. Ce metteur en scène bolivien a fondé avec Muriel Roland la Compagnie Sourous, qui héberge le Théâtre du Vécu. Il revendique deux maîtres au théâtre : Marcel Marceau et Jean-Louis Barault. « Le mime, cet art de la métamorphose, est une école propice à notre approche : l'acteur y efface son personnage social pour entrer en



Au répertoire du Théâtre du Vécu, la pièce « Vous n'êtes plus malade », de Marcos Malavia, inspirée des récits de patients. DR

vibration avec l'histoire de chacun », témoigne Muriel Roland.

Il y a quatre ans, ce théâtre a été invité à la Pitié-Salpêtrière par le professeur André Grimaldi, alors chef du service de diabétologie : « La grande erreur des soignants est de ne pas assez ouvrir la parole aux patients. Ici, nous cherchons à leur faire exprimer ce qui ne se rationalise pas : leur vécu émotionnel. »

« La souffrance est un brouillard, un nuage sans forme, renchérit Marcos Malavia. Si les patients parviennent à raconter ce nuage qui les habite, il prend forme avec la mise en scène. Et cette mise à distance rend la souffrance plus facile à apprivoiser. »

Fascinant processus de création. Décors, éclairages, jeu émotionnel et parfois très physique des acteurs, tout est minutieusement étudié, testé, puis retravaillé, pour donner corps à la parole des patients. Libérée de sa gantologie de papier, elle révèle ses pépites. Marcos Malavia interroge Yasmina : « Et là, quand ton diabète te dit : "Nous deux, c'est pour la vie !" comment tu le vois : provocateur ? narquois ? presque complice ? » Entre révolte, humour et fatalisme, Yasmina finira par pactiser avec sa maladie, ce « vrai pot de colle ». Un pacte concrétisé par Muriel et Alexandre, qui topent là.

Le lundi précédent, les sept patients de ce groupe avaient été hos-

pitalisés pour une semaine : aucun ne parvenait à équilibrer son diabète de type 1, malgré un traitement par l'insuline. Le mardi, tous ont écrit une « lettre à (ou sur) leur diabète ». Le mercredi, chacun l'a lue devant les autres, dans « un grand silence émotionnel, une contagion empathique », selon André Grimaldi. Le jeudi était consacré à la mise en scène.

Le diabète d'Antoine, 21 ans, a été diagnostiqué quand il avait 18 mois. « J'ai toujours vécu avec, il est intégré dans ma vie quotidienne. Cette maladie ne me dérange pas trop. Mais cet atelier m'a permis de voir comment les autres vivent leur diabète : c'est plus difficile quand il est apparu à l'âge adulte. Cela m'a rappelé que la maladie reste présente, qu'il faut la prendre au sérieux », raconte ce jeune homme insouciant, débordant d'énergie, qui pratique la gymnastique de compétition tout en suivant un BTS de maîtrise de l'eau.

Emmanuelle a eu connaissance de son diabète le jour de ses 36 ans, il y a moins d'un an : « Un choc immense, une rupture d'autant plus violente que je venais de me séparer du père de ma fille. Ces six derniers mois, j'ai fait trois hypoglycémies avec coma : j'étais de plus en plus vulnérable, effrayée par l'insulinothérapie. Le stage a permis de réévaluer mon traitement. Et le Théâtre du Vécu est ar-

rivé à point : j'ai réalisé combien j'avais besoin de mettre des mots sur ce que je ressentais. » Cette directrice d'une MJC en témoigne : voir comment les comédiens se sont appropriés son texte lui a permis d'être « moins à vif. Le temps s'arrête, c'est une richesse énorme ».

Interne en diabétologie, Margot Denis salue également cet exercice : « Il nous fait découvrir des facettes inattendues de certains patients un peu introvertis. Cela nous livre des clés pour mieux les comprendre, leur proposer des interventions plus personnalisées. »

Mais cette forme d'art-thérapie n'est pas reconnue comme telle : le Théâtre du Vécu ne fait pas appel à des professionnels de santé. D'où les difficultés de son financement : « Nous rémunérons le travail des comédiens par des contrats avec des industriels, des formations et la diffusion d'un film sur cette expérience », explique André Grimaldi.

Les vertus thérapeutiques de cette démarche restent difficiles à évaluer : « C'est tellement multifactoriel », admet le diabétologue. Tous les malades n'en tirent pas profit. C'est plus difficile avec les adolescents, par exemple. Mais ce qui change pour chacun, c'est le sentiment d'être pris en charge dans toute sa dimension humaine. ■



équilibre

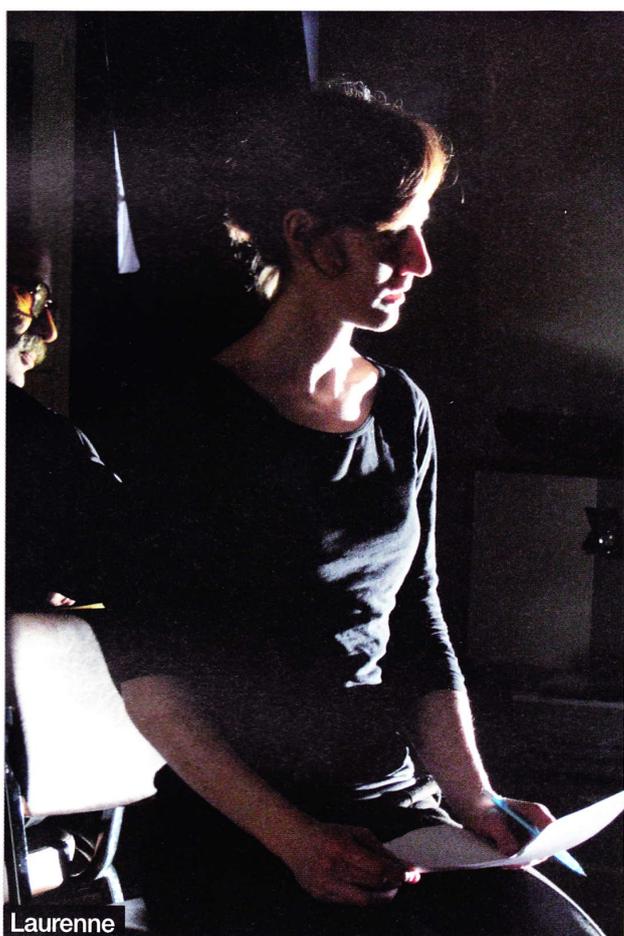
Bien vivre son diabète

Le Théâtre du vécu

L'expression artistique *des patients*

> À l'occasion d'une semaine d'éducation thérapeutique à l'hôpital, une expérience inattendue est proposée aux patients diabétiques de type 1 : une création théâtrale autour de leur vécu. Destinée à susciter leur expression personnelle, l'initiative est pour l'instant unique en France.

CLAIRE NGUYEN-DUY



© Photos : Ramuzon pour l'AVD

Laurence

● « Souvent les mots ne suffisent pas exprimer tout le vécu intérieur. En faisant miroir, en donnant corps et chair à ce vécu, cela donne un impact fort sur l'imaginaire et le ressenti. J'apprécie cette utilisation du théâtre. Encore plus que sur scène, il faut être extrêmement à l'écoute des mots du patient, se détacher de l'ego... »

Au centre d'une grande pièce du service où l'on a poussé les meubles, un espace rectangulaire est tracé : le théâtre. Aujourd'hui, dernier jour, c'est l'aboutissement d'un travail d'écriture de trois jours, où les mots vont s'incarner dans des acteurs professionnels, les textes prendre forme dans un jeu de scène. D'un côté, les patients et les professionnels de santé du service : le public. De l'autre, l'équipe théâtrale : le metteur en scène, Marcos Malavia, deux acteurs, Georges et Laurene, et surtout le patient qui, d'auteur, devient lui aussi metteur en scène de sa propre œuvre.

Le patient-auteur lit une première fois son texte à voix haute à l'assistance. Il s'agit d'une expérience de son vécu personnel qu'il a mis en mots, au cours d'un atelier d'écriture, dès le début de la semaine. Un processus accompagné par Marcos avec des consignes très précises. Ce premier résultat est surprenant, les quatre textes qui seront présentés ce jour-là, sont remplis d'émotion et de sincérité. Ils emmènent jusqu'au cœur de l'intimité des personnes. Peur, amour, haine, doute, espoir, chacun se raconte dans ses propres lignes. L'un y parle de son diabète, l'autre pas... Ce n'est pas primordial, on sait bien qu'il fait partie du vécu de chacun, de toute façon.

Le patient metteur en scène

Commence alors la réflexion sur la manière de mettre le texte en scène. Les moyens sont rudimentaires. Dans la salle du service, spacieuse, on a tiré les rideaux. Un projecteur sert de jeux d'éclairage. ►►

▶▶▶ Marcos a apporté quelques accessoires, du tissus, par exemple... Il questionne l'auteur et improvise le décor qui va traduire au mieux l'atmosphère imaginée par lui. Tous les moyens du bord sont bons à utiliser, le cas échéant : tables, chaises.

Marcos et le patient tâtonnent ensemble pour construire le déroulement de la scène. Marcos cadre les choses, pose les règles du jeu. Il trace des pistes pour transformer le texte en mouvements, en jeu d'acteur. Il suggère : « *Et si tu devais donner un nom à cet endroit ?* » L'auteur donne son avis, accepte ou refuse la proposition, défend sa position. Peu à peu, il entre dans la peau du metteur en scène. Ses mots, son texte prennent corps et lui se prend au jeu. Les comédiens s'exercent aux différents tableaux, bougent, parlent, marchent, s'exclament,



Georges

● « *Quand Marcos m'a proposé ce projet, je l'ai trouvé très intéressant. Nous découvrons les textes en arrivant, le jour même. Ensuite, nous devenons des instruments au service complet des patients.* »

Le travail du metteur en scène se fait dans un temps compté : en une heure.

ment, montent sur la table s'il le faut. Marcos propose. L'auteur rectifie, guide leurs mouvements, leur ton, explique le type d'interprétation qu'il attend... Son projet évolue parfois, quand il constate que ce qu'il a prévu est difficile à réaliser, ou alors qu'une interprétation différente révèle mieux ce qu'il veut exprimer. La construction prend forme.

Pas toujours facile, pour Marcos, de faire comprendre que les acteurs ne peuvent pas toujours tout faire. Le travail du metteur en scène se fait là dans des conditions plutôt particulières et surtout, dans un temps compté : en une heure, il faut réaliser ce qui prend des jours au théâtre. Un vrai challenge !

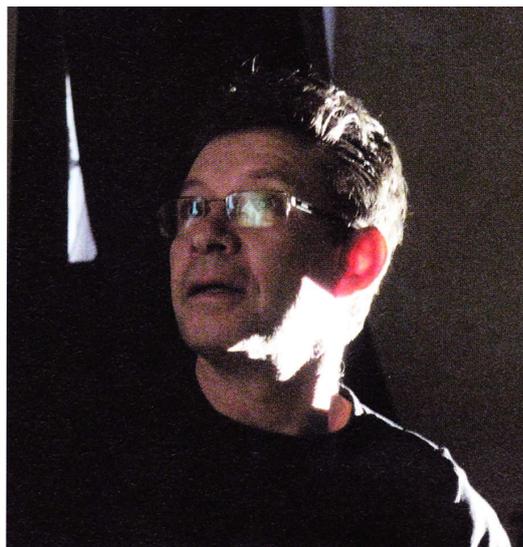
Un partage intime

Après plusieurs répétitions, quand le résultat donne satisfaction, vient le moment de la représentation finale. Les acteurs prennent place avec leur texte. Marcos baisse les lumières. Tout le monde fait silence. Le texte, abstrait, devient paroles, mouvements : une pièce. L'auteur, attentif, observe son texte qui prend vie, sa vie propre.

Fin de la séance. Les quatre pièces ont été jouées. Deux des patients venus suivre la semaine d'éducation thérapeutique n'ont pas souhaité se prêter à l'exercice. Ils étaient complètement libres d'accepter ou de refuser. Mais ils sont là et ils ont assisté à tout le déroulement, depuis le premier échange autour des textes des quatre autres. Car y a eu d'abord un partage de ces textes entre les patients. Un partage très intime, une étape difficile qui se déroule à huis clos.

Marcos rappelle : ce qui le mardi était quelque chose que chacun portait intérieurement, qui n'avait même pas de mots, est devenu le jeudi une création artistique. La mise en scène lui a donné une autre dimension. Il donne la conclusion, que chaque patient-auteur devra garder en mémoire : « *Ce qui s'est passé ici est un fruit qui vient de vous. Si j'avais moi-même mis en scène ces textes, j'aurais fait tout à fait autre chose. J'ai essayé d'être comme le peintre qui tient le pinceau pour tracer. Mais les choix, c'est vous qui les avez faits.* »

Rencontre avec Marcos Malavia, metteur en scène



équilibre : **Comment avez-vous eu l'idée de mettre cette expérience au service des patients diabétique ?**

Marcos Malavia : Avec le Pr Jean-Philippe Assal à Genève, un pionnier de l'éducation thérapeutique, nous avons mené une réflexion commune autour des rapports entre les soignants et les patients. Au cours de quinze années de collaboration en tant que metteur en scène, j'ai compris ce que pouvait apporter le théâtre. Nous avons d'abord mis en place des ateliers avec les soignants, puis avec les patients. J'ai développé ce théâtre du vécu à Genève, à partir du processus d'écriture et de mise en scène qui permet au patient de devenir spectateur de son propre texte. L'idée était d'aider à mieux exprimer le vécu dans la chronicité. C'est très difficile pour la médecine elle-même de prendre en compte ou de faire parler les patients de leur vécu. Cela peut être quelquefois un vecteur important dans le soin et dans le traitement lui-même. La demande du Pr Assal était que les patients puissent exprimer leur vécu, mais en même temps, qu'ils prennent de la distance.

Une séance par mois

L'introduction du théâtre du vécu dans la semaine d'éducation thérapeutique des patients diabétiques de type 1 a été suggérée par le Pr Jean-Philippe Assal qui l'expérimente depuis plus de douze ans à Genève. Le service de diabétologie du Pr Grimaldi à la Pitié-Salpêtrière à Paris, a décidé de tenter l'aventure, il y a un an. Aujourd'hui, les résultats sont tellement enthousiasmants, que le service organise une séance par mois. Les patients ne sont pas sélectionnés. La proposition leur est faite à leur arrivée pour la semaine d'éducation thérapeutique. Au départ, ils sont surpris car ils ne sont pas venus pour ça. Ils n'en mesurent par forcément l'intérêt. Une réserve qui disparaît bien vite et s'oublie totalement à la fin...

équilibre : **Quels résultats avez-vous constatés ?**

Marcos Malavia : Jusqu'à présent, j'ai vu 250 patients. Dans un certain nombre de cas, j'ai constaté que cela les a beaucoup aidés dans l'acceptation de la maladie. Et, à partir de là, dans l'acceptation du traitement lui-même. Cela les amène à regarder les choses avec un peu plus de sérénité. Une jeune fille m'a dit : « *Je vis finalement avec ça, avec une certaine paix, tranquillité.* » Et ça, en trois jours ! C'est pour cela que nous faisons cette expérience depuis douze ans. En Italie, elle se pratique beaucoup. C'est pour l'instant une expérience unique en France.

équilibre : **Pourquoi le théâtre ?**

Marcos Malavia : Selon un ami psychiatre, le théâtre est la forme artistique qui s'approche le plus du processus de l'enfantement. Il a raison dans le sens où l'enfantement est d'abord une idée, un récit. Puis il y a la gestation. Quelque chose est là, on le sent mais on ne peut pas le toucher. L'écriture, c'est l'histoire en gestation. Lorsque l'enfant naît, l'idée devient chair. C'est un désir qui devient ensuite, comme un enfant, une prolongation de soi mais qui n'est plus simplement soi, qui vit dans le monde.

équilibre : **Comment vivez-vous cette expérience comme qu'artiste ?**

Marcos Malavia : Pour nous, en tant qu'artistes, c'est toujours une épreuve, mais émouvante et enrichissante. Nous travaillons les textes des patients comme nous le ferions d'une œuvre de Beckett ou autre. Cela demande la même attention, le même engagement.

Un spectacle m'a été commandé pour l'an prochain par la Cartoucherie de Vincennes. Je vais l'écrire à partir de certains récits de patients, avec leur autorisation. ■

LES TEMPS

Espagne

Orihuela, bord de mer gangrené par le béton et la corruption **Page 18**

Cinéma

«Soyez sympas, rembobinez», comédie la plus bidonnante de l'année **Page 36**

Football

Francesco Totti, un Romain de légende confronté ce soir au Real Madrid **Page 15**



ECONOMIE & FINANCE

Habits Vögele poursuit sa reprise avec 1,3 milliard de ventes: 2, 23

Suisse Croissance soutenue: 21

Métaux précieux L'or met le cap sur les 1000 dollars l'once: 31

Mercredi 5 mars 2008 | N° 3036

QUOTIDIEN SUISSE ÉDITÉ À GENÈVE

CHF 2.80, France € 2.20

38

Culture

Quand le théâtre vient à la rescousse du CICR

Thérapie Des acteurs ont joué à Zinal des morceaux de vie d'humanitaires secoués

Une douleur et une libération. L'acteur genevois Jean-Luc Grandin s'adresse à des ombres. Elles s'appellent Fernanda ou Thérèse, elles étaient infirmières pour le CICR et elles ont été assassinées par des soldats. Jean-Luc Grandin prête sa sveltesse de trapéziste à Marc*, délégué de l'organisation. En moins de dix minutes, il rejoue sa tragédie. Responsable d'un dispensaire dans un pays en guerre, il reçoit l'ordre d'évacuer. Mais voilà: à peine est-il parti qu'il apprend que Nancy et Thérèse ont été enlevées. Elles seront exécutées. Pendant des années, Marc vivra avec leurs fantômes. Et avec cette question: pourquoi elles?

Ce tourment, Jean-Luc Grandin l'a joué dimanche à Zinal, dans la salle omnisports d'un grand hôtel. Il l'a restitué devant une assistance de professionnels de la santé et de fonctionnaires du CICR. Tous participaient à un séminaire de cinq jours organisé par le professeur genevois Jean-Philippe Assal et sa fondation Recherche et formation pour l'éducation des patients (Fondens). C'est dans ce cadre que trois interprètes ont mis leur talent au service d'employés du CICR traumatisés, comme Marc, par un événement insoutenable. Ces humanitaires ont écrit leurs histoires, puis les ont mises en scène, avec l'aide de l'acteur et écrivain d'origine bolivienne Marcos Malavia.

Cette expérience au carrefour de l'art et de la thérapie est le fruit d'une collaboration entre la fondation de Jean-Philippe Assal et le

CICR. «Au départ, ces ateliers de théâtre ont été conçus pour des patients atteints de maladie chronique, dit Marcos Malavia. Nous avons l'intuition qu'à travers la scène, ces personnes pouvaient apprendre à mieux vivre avec leur maladie. Depuis 2004, nos ateliers se sont ouverts au CICR.»

«Sauvé par le théâtre»

Leur dramaturgie est immuable. Le premier jour, par groupe de six à sept, les participants couchent sur le papier un pan de leur histoire. Le mentor fixe le cap: les apprentis auteurs ne doivent jamais oublier que leurs mots sont destinés à des acteurs. Le deuxième jour, ils deviennent metteurs en scène de leurs propres productions. «L'idée, c'est qu'ils puissent donner forme à ce qui les hante, et ensuite se détacher de leurs textes, souligne Marcos Malavia. La mise en scène a cette fonction.» Comble de cette objectivation, ces néophytes assistent, le troisième jour, à la représentation de morceaux de leurs vies.

A Zinal, dimanche, Marc était dans la salle. Il a vu Jean-Luc Grandin traverser sa nuit. Dans la discussion qui a suivi, il a avoué que ce passage par l'acte poétique l'avait sauvé. Le théâtre ici est thaumaturgique. Il n'efface rien, il allège. Il cerne la douleur et la soigne. Il permet de continuer à vivre. Sophocle et Eschyle ne le concevaient pas autrement. **Alexandre Demidoff**

*Prénom fictif.

Abonnez-vous

Faites un don

Soutenez Le Courrier

rubriques

dossiers

perspectives

culture libre

édition du jour

recherches

identifiez-vous

Accueil » Culture » article

Lorsque le théâtre devient source de guérison

Paru le Samedi 20 Mars 2004

ALINE ANDREY



ART ET THÉRAPIE - Un atelier novateur porte ses fruits aux Hôpitaux de Genève:

L'Écritoire. De l'écriture à la mise en scène, le patient évolue dans un processus de distanciation et de prise de conscience. Une expérience qui s'avère salutaire.

'art serait-il thérapeutique? C'est en tout cas une approche largement exploitée à la division d'enseignement thérapeutique pour maladies chroniques des Hôpitaux Universitaires de

Genève (HUG). Depuis janvier 2002, le programme «Art et thérapie dans les soins» - appelé à ses débuts «expression et vécu» - initié par le professeur Philippe Assal, s'appuie sur les expressions corporelle (taï-chi et danse) et les arts plastiques (peinture, dessin, sculpture), mais aussi sur une expérience pour le moins novatrice: L'Écritoire. Entre écriture et mise en scène, le vécu se raconte ici à travers un véritable travail théâtral. «Les objectifs du programme sont d'ouvrir un espace pour l'expression du vécu. Les ateliers permettent ainsi aux patients de se reconnecter à leurs ressources et de s'autonomiser. Par la création, la personne se centre en canalisant ses affects, de manière plus spontanée et sous forme de jeu», explique Cristina Anzules comédienne et coordinatrice du projet. Selon elle, le premier pas, celui de l'inscription à un atelier, est déjà synonyme de travail sur soi de la part du malade. Malgré la difficulté à mobiliser les patients, l'Écritoire a déjà accueilli, depuis deux ans, de nombreuses personnes atteintes de maladies diverses: diabète, obésité, douleurs chroniques, cancer du sein, insuffisance rénale, amputation, alcoolisme. Des groupes de soignants ont également pu participer à cet atelier. L'Écritoire dure trois jours. Autant d'étapes qui amènent à une distanciation progressive et dès lors à une prise de conscience de soi et de la maladie. Dans un premier temps, le patient devient écrivain.

DISTANCIATION

«L'écriture, c'est avant tout le courage de dire les choses comme on les ressent», explique Marcos Malavia, auteur et metteur en scène. «Pour la plupart des participants, c'est la première fois qu'ils écrivent et ils le font seul. Quant à moi, je m'occupe de leur attitude face à l'écriture, les aidant à lâcher prise jusqu'à ce que l'histoire les guide. Il en ressort des textes incroyables de force. Selon moi, l'écriture n'est pas mentale mais organique. Il faut donc animer le corps.» L'artiste s'est ainsi basé sur son expérience personnelle pour créer un véritable mécanisme de distanciation: «Ayant mis en scène certaines de mes pièces, j'avais souvent l'étrange sensation que ce n'était pas moi qui les avait écrites. Les oeuvres dépassent souvent leurs auteurs».

Dans un premier temps, le patient exprime donc son vécu à l'aide d'un thème et d'une phrase donnée. Il lira son texte (écrit sous forme de monologue ou dialogue) à la fin de la première journée. «L'écriture théâtrale n'est jamais finie et peut être modifiée jusqu'au dernier moment», précise le metteur en scène. La distanciation s'accroît encore lors du deuxième jour, car une lecture neutre est faite du texte par deux comédiens. Ceux-ci seront ensuite dirigés par le participant avec l'aide du metteur en scène: «Il faut accompagner les patients comme un guide de montagne. Ils marchent mais il faut leurs signaler le caillou qui bouge. Je leur propose des choses ou j'éclaircis ce qu'ils tentent d'expliquer. Le dernier juge c'est le patient. Les acteurs et moi-même sommes à son service», ajoute Marcos Malavia. Enfin, le troisième jour, c'est la représentation. Le patient devient spectateur de son travail incarné par les comédiens.

SOUTIEN PSYCHOLOGIQUE

Les émotions sont fortes et les nerfs à fleurs de peau, tout au long de la démarche, d'où la présence continue d'un psychologue. «L'artiste accompagne l'oeuvre et le processus créatif, alors que le psychologue accompagne la personne uniquement. Il est aussi le garant d'un cadre éthique défini par tous», explique Emmanuelle Assal, psychologue. «Car même si le patient est seul maître de son histoire et de ses limites, l'histoire peut parfois prendre une certaine autonomie. Ce qui ne va pas sans surprise et sans émotions fortes. Le cadre est important, avant, pendant et après. C'est un contrat avec le patient qui nous engage sur le long terme et une question de responsabilité», ajoute-t-elle. Dans cette perspective, une rencontre est organisée 10 jours et 6 mois après l'atelier. Cette expérience est en effet avant tout processus. «Rien n'est achevé, rien n'est abouti. C'est un voyage individuel, en groupe. Ce n'est

Faire un don

Pour des médias indépendants...

En faisant un don pour cet article, vous participez au maintien de notre indépendance. *Le Courrier* n'a pas de capital, mais il a une richesse, ses lecteurs. Si vous souhaitez faire un don en Euro, vous pouvez vous rendre sur notre page Dons.

Votre boîte à outils



Publicité



LE COURRIER

Abonnez-vous
ou abonnez vos amis



Ces articles sont mis à disposition sous un contrat Creative Commons.

pas une thérapie dans le sens où nous ne guérissons pas les gens de leur maladie. C'est davantage une démarche d'accompagnement, sans quête de résultats», conclu Marcos Malavia.

Cependant les résultats sont réjouissants selon le professeur Alain Golay, responsable depuis quelques mois de la division d'enseignement thérapeutique pour maladies chroniques: «Le bilan des ateliers est remarquable en terme d'autonomisation, de socialisation et d'acceptation de la maladie».

La phase expérimentale se termine à la fin de l'année. Mais tous les collaborateurs espèrent vivement la poursuite de cette expérience encore trop rare dans les milieux hospitaliers. Tout dépendra dès lors de la reconduction ou non des subventions cantonales.

article

L'Ecritoire: un tournant dans sa vie

AAy

«L'Ecritoire a été une des expériences les plus fortes de ma vie». Sylvia *, atteintes de troubles du comportement alimentaire, les yeux pétillants, parle de son expérience avec émotion. Après avoir suivi le programme du service d'enseignement thérapeutique, cette mère de famille, ancienne scientifique reconvertie dans les soins, se redécouvre des dons artistiques lors des ateliers d'art thérapie, notamment par la peinture. «Je continue à peindre chez moi. Quant je travaille avec mes mains, j'oublie tout le reste. Je suis en contact avec moi-même», raconte Sylvia. Quelques mois plus tard, elle s'inscrit à l'Ecritoire. «Au début, je n'arrivais rien à écrire et tout à coup s'est sorti. Je dialoguais avec moi-même. C'était plus fort que moi», explique-t-elle. «En mettant en scène, j'ai pris beaucoup de distance par rapport à mes problèmes. C'était cependant difficile car cette expérience remuait des sentiments profonds que je n'avais jamais exprimés. Comme si à travers l'art des choses sortaient malgré moi. Je vivais des émotions très fortes. Et j'étais donc lessivée à la fin de la journée. C'était aussi une aventure du point de vue intellectuel. Pour la première fois, je voyais quelque chose être créé du rien, mon travail mais aussi celui des autres. C'était magnifique! J'étais très impressionnée par Marcos (le metteur en scène) car il donnait tellement, s'oubliant lui-même pour mettre l'autre au centre. Depuis, je vois les choses différemment dans ma vie. Je suis plus calme, je ressens beaucoup plus d'enthousiasme au jour le jour», raconte-t-elle avec le sourire. Sylvia porte par ailleurs un regard sans concession sur la médecine. «Le plus facile pour un soignant est de poser son diagnostic et de fixer les doses de médicaments. Mais cela ne touche pas la cause. Le recours à l'art devrait être plus fréquent. Toutefois les personnes qui encadrent l'acte créatif sont essentielles. A L'Ecritoire, l'équipe participe, vibre et s'investit avec nous, sans nous regarder de haut, comme c'est le cas de certains soignants qui croient savoir mais ne connaissent pas leurs patients».

Note : *prénom d'emprunt

Commentaires

Lorsque le théâtre devient source de guérison | S'identifier ou créer un nouveau compte | 0 Commentaires

Affichage (Par discussions) Ordre (Le plus ancien d'abord)

Les commentaires appartiennent à leur auteur.
Ils ne représentent pas forcément les opinions du *Courrier*.

LE COURRIER

- » Présentation
- » L'équipe
- » Historique
- » Charte
- » Statuts NAC
- » Membres
- » Ass. lecteurs
- » Architrave
- » L'agenda
- » Contacts
- » Partenaires
- » Tarifs annonces

LE COURRIER

- » Abonnez-vous!
- » Le coin des abonnés
- » Nouvelles du Courrier

;

Lorsque le théâtre devient source de guérison

ART ET THÉRAPIE • *Un atelier novateur porte ses fruits aux Hôpitaux de Genève: L'Écritoire. De l'écriture à la mise en scène, le patient évolue dans un processus de distanciation et de prise de conscience. Une expérience qui s'avère salutaire.*

ALINE ANDREY

L'art serait-il thérapeutique? C'est en tout cas une approche largement exploitée à la division d'enseignement thérapeutique pour maladies chroniques des Hôpitaux Universitaires de Genève (HUG). Depuis janvier 2002, le programme «Art et thérapie dans les soins» - appelé à ses débuts «expression et vécu» - initié par le professeur Philippe Assal, s'appuie sur les expressions corporelle (tai-chi et danse) et les arts plastiques (peinture, dessin, sculpture), mais aussi sur une expérience pour le moins novatrice: L'Écritoire. Entre écriture et mise en scène, le vécu se raconte ici à travers un véritable travail théâtral.

«Les objectifs du programme sont d'ouvrir un espace pour l'expression du vécu. Les ateliers permettent ainsi aux patients de se reconnecter à leurs ressources et de s'autonomiser. Par la création, la personne se centre en canalisant ses affects, de manière plus spontanée et sous forme de jeu», explique Cristina Anzules comédienne et coordinatrice du projet. Selon elle, le premier pas, celui de l'inscription à un atelier, est déjà synonyme de travail sur soi de la part du malade. Malgré la difficulté à mobiliser les patients, l'Écritoire a déjà accueilli, depuis deux ans, de nombreuses personnes atteintes de maladies diverses: diabète, obésité, douleurs chroniques, cancer du sein, insuffisance rénale, amputation, alcoolisme. Des groupes de soignants ont également pu

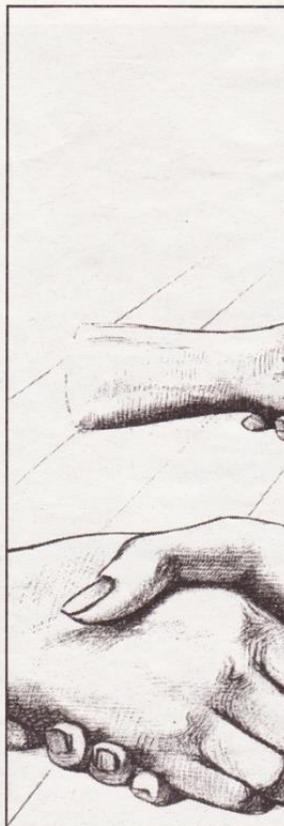
L'Écritoire dure trois jours. Autant d'étapes qui amènent à une distanciation progressive et dès lors à une prise de conscience de soi et de la maladie. Dans un premier temps, le patient devient écrivain.

DISTANCIATION

«L'écriture, c'est avant tout le courage de dire les choses comme on les ressent», explique Marcos Malavia, auteur et metteur en scène. «Pour la plupart des participants, c'est la première fois qu'ils écrivent et ils le font seul. Quant à moi, je m'occupe de leur attitude face à l'écriture, les aidant à lâcher prise jusqu'à ce que l'histoire les guide. Il en ressort des textes incroyables de force. Selon moi,

l'écriture n'est pas mentale mais organique. Il faut donc animer le corps.» L'artiste s'est ainsi basé sur son expérience personnelle pour créer un véritable mécanisme de distanciation: «Ayant mis en scène certaines de mes pièces, j'avais souvent l'étrange sensation que ce n'était pas moi qui les avait écrites. Les œuvres dépassent souvent leurs auteurs».

Dans un premier temps, le patient exprime donc son vécu à l'aide d'un thème et d'une phrase donnée. Il lira son texte (écrit sous forme de monologue ou dialogue) à la fin de la première journée. «L'écriture théâtrale n'est jamais finie et peut être modifiée jusqu'au dernier moment», précise le metteur en scène.



«Les sept éléments capitaux»

ne. La distanciation s'accroît encore lors du deuxième jour, car une lecture neutre est faite du texte par deux comédiens. Ceux-ci seront ensuite dirigés par le participant avec l'aide du metteur en scène: «Il faut ac-

L'Écritoire: un tournant dans sa vie

«L'Écritoire a été une des expériences les plus fortes de ma vie». Sylvia, atteinte de troubles du comportement alimentaire, les yeux pétillants, parle de son expérience avec émotion. Après avoir suivi le programme du service d'enseignement thérapeutique, cette mère de famille, ancienne scientifique reconvertie dans les soins, se redécouvre des dons artistiques lors des ateliers d'art thérapie, notamment par la peinture. «Je continue à peindre chez moi. Quant je travaille avec mes mains, j'oublie tout le reste. Je suis en contact avec moi-même», raconte Sylvia. Quelques mois plus tard, elle s'inscrit à l'Écritoire. «Au début, je n'arrivais rien à écrire et tout à coup s'est sorti. Je dialoguais avec moi-même. C'était plus fort que moi», explique-t-elle. «En mettant en scène, j'ai pris beaucoup de distance par rapport à mes problèmes. C'était cependant difficile car cette expérience remuait des sentiments profonds que je n'avais jamais exprimés. Comme si à travers l'art des choses sortaient malgré moi. Le

sivée à la fin de la journée. C'était aussi une aventure du point de vue intellectuel. Pour la première fois, je voyais quelque chose être créé du rien, mon travail mais aussi celui des autres. C'était magnifique! J'étais très impressionnée par Marcos (le metteur en scène) car il donnait tellement, s'oubliait lui-même pour mettre l'autre au centre. Depuis, je vois les choses différemment dans ma vie. Je suis plus calme, je ressens beaucoup plus d'enthousiasme au jour le jour», raconte-t-elle avec le sourire. Sylvia porte par ailleurs un regard sans concession sur la médecine. «Le plus facile pour un soignant est de poser son diagnostic et de fixer les doses de médicaments. Mais cela ne touche pas la cause. Le recours à l'art devrait être plus fréquent. Toutefois les personnes qui encadrent l'acte créatif sont essentielles. A l'Écritoire, l'équipe participe, vibre et s'investit avec nous, sans nous regarder de haut, comme c'est le cas de certains soignants qui croient savoir mais ne connaissent pas leurs patients».